

paraît erroné). Je me limiterai à la contester sur deux points. En premier lieu, ἰδέας αὐτάς (en 134c2) est rendu par «*ideals in themselves*», un terme à entendre, ainsi que le précise la note 37, au sens d'*idée* ou d'*archétype*. Pourquoi alors ne pas avoir opté plus simplement pour cette traduction? En tout cas, cette traduction paraît conforter Hermann dans sa position, qui insiste sur l'isolement complet de la Forme en soi, «dans sa simplicité». Une telle lecture est néanmoins contradictoire, dans la mesure où un concept ne peut jamais être *en soi* en ce sens, indépendamment de toute relation, même avec d'autres concepts (comment le penser, dès lors?). En second lieu, l'expression τὴν δύναμιν τοῦ διαλέγεσθαι est traduite par «*the power of discourse*». Le choix de *discours* au lieu de *dialogue*, d'un substantif au lieu d'un verbe, a vraisemblablement déterminé l'interprétation de la seconde partie du *Parménide* comme un essai sur le langage. Elle évacue cependant le questionnement inhérent au procédé dialogique.

En conclusion, cette nouvelle version du *Parménide* n'est pas dépourvue de qualités, surtout pour ce qui concerne la traduction offerte. Pour son interprétation philosophique, on saura gré à Hermann de nous faire honnêtement part de ses difficultés de lecture, mettre le lecteur dans l'aporie étant sans nul doute l'un des buts de Platon dans ce dialogue particulièrement difficile.

Marc-Antoine GAVRAY
Chargé de recherches du F.R.S.-FNRS

PLATON, *Minos*. Übersetzung und Kommentar von Joachim DALFEN (Platon Werke. Übersetzung und Kommentar Band IX, 1). Un vol. de 189 p. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2009. Prix: 61,95 €. ISBN 978-3-525-30432-7.

Les Dialogues apocryphes retiennent rarement l'attention des interprètes modernes de Platon. Sur ce point, le *Minos* ne fait pas exception – en témoigne la bibliographie sommaire donnée en fin du volume. Aussi convient-il de souligner d'emblée le mérite de cette collection de réserver une place aux *spuria*, et au traducteur, J. Dalfen, d'accorder à ce texte négligé un traitement attentif, voire exhaustif. En dépit de leur inauthenticité, ces Dialogues peuvent en effet nous instruire sur plusieurs points: la réception de Platon, le contexte culturel ou la vie au sein de l'Académie.

Dans l'*Introduction au commentaire*, Dalfen soutient qu'une erreur récurrente au sujet du *Minos*, comme des autres *spuria* (*Alcibiade II*, *Amants*, *Clitophon*, *Hipparque* et *Théagès*), tient à la volonté de les interpréter isolément. Or il conviendrait de les envisager globalement, comme les œuvres d'élèves de Platon produites au sein de l'Académie. Cette lecture éclaire les similitudes entre ces apocryphes, les Dialogues de jeunesse et le *Gorgias* (conçu comme texte de transition): dans le cadre d'un exercice analogue à ceux qu'Isocrate pratiquait dans son École, des disciples se seraient inspirés de thèmes et de procédés auxquels ils auraient été rendus familiers par

Platon, à l'époque où il écrivait le *Gorgias*. Elle justifie en outre que ces textes aient pu être intégrés au *corpus* platonicien dès l'époque alexandrine, dès lors qu'ils avaient été de longue date rangés dans la bibliothèque de l'Académie.

Bien menée, la démonstration comporte trois moments. Tout d'abord, Dalfen énumère les caractéristiques authentiquement platoniciennes qui parsèment le *Minos* (aporie, question «qu'est-ce *x*?», *elenchos*, *intermezzo* méthodologique, ...). Ensuite, il recense les différences sur ces points entre le *Minos* et les Dialogues socratiques (question résolue mais relancée pour produire une aporie factice, courts-circuits dans l'argumentation, artificialité de l'*intermezzo*). Enfin, il relève les proximités thématiques qui incitent à conclure au partage d'un contexte de rédaction (discours sur l'essence, figure de Minos, Sparte, etc.). Dans cette démonstration convaincante, le seul point difficile à admettre tient au choix du *Gorgias* comme pont entre la jeunesse et la maturité – une thèse dont la preuve se trouve en réalité dans le commentaire à ce Dialogue, publié en 2004 par Dalfen aux mêmes éditions.

Après l'examen de la composition du *Minos*, l'introduction se penche sur l'origine de son objet. Elle offre un *excursus* philologique dédié au champ sémantique du *nomos*. Par une étude linguistique fouillée et une analyse de passages puisés chez Hérodote, Aristophane, les théoriciens de la musique ou encore Xénophon, Dalfen illustre la polysémie de ce terme et, de cette façon, traduit la difficulté, qui motive l'enquête, d'énoncer «ce qu'est le *nomos*».

Pour autant que je puisse en juger, la traduction est fidèle à un texte d'allure socratique où les difficultés stylistiques et linguistiques sont rares. Dalfen restitue le caractère vivant du dialogue, sans omettre les quelques tournures artificiellement techniques. J'épinglerai deux curiosités. La première concerne l'expression τὰ νομιζόμενα (313 b 6-7), que l'auteur glose, plus qu'il ne la traduit (sans le mentionner à cet endroit), par la formule «was durch Gebote, durch Brauch, Sitte und Regeln gilt und angewendet wird» (p. 13). Si, comme il s'en explique plus loin (p. 70), il cherche à rendre la polysémie inhérente au vocabulaire du *nomos*, cette traduction surdéterminée brouille la lecture au sens où, en définitive, elle évacue quelque peu le problème au cœur du Dialogue en y apportant d'emblée une solution, à savoir trouver une définition simple pour une réalité complexe qu'est la loi. Toutefois, ce type de paraphrase reste rare, et Dalfen veille à demeurer proche de la lettre. La seconde remarque touche à la dénomination de l'interlocuteur, que les manuscrits désignent comme un ἑταῖρος. Là où les traducteurs français en font un «disciple» de Socrate, Dalfen voit en lui un «ami». Certes ténue, la différence est néanmoins susceptible d'influencer l'interprétation – d'autant que la première entre davantage en écho avec l'origine que notre auteur attribue aux apocryphes – et on aurait aimé davantage d'explications.

Enfin, la plus longue partie de ce livre contient un commentaire continu lemmatique du *Minos* et se présente sous la forme de notes philologiques, historiques ou philosophiques, qui signalent les passages parallèles (chez Platon ou ailleurs), expliquent certaines tournures linguistiques, éclairent les

raisonnements complexes et analysent les éléments mythologiques. L'une dans l'autre, ces annotations contribuent à faire de cet ouvrage un travail philologique de grande qualité (comme en témoignent encore la bibliographie et les index) et une référence pour toute lecture attentive du *Minos*.

Marc-Antoine GAVRAY
Chargé de recherches du F.R.S.-FNRS

PLATON, *Politikos*. Übersetzung und Kommentar von Friedo RICKEN (Platon Werke. Übersetzung und Kommentar. Band II, 4). Un vol. de 292 p. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2008. Prix: 69,95 €. ISBN 978-3-525-30407-5.

Fidèle aux standards de la collection, cette traduction commentée du *Politique* satisfait amplement aux critères de qualité attendus de ce type de travail. Le lecteur est immédiatement plongé dans une traduction rigoureuse, sans défaut majeur notable. Il passe ensuite à la partie centrale, le commentaire, malheureusement dépourvue de l'introduction générale où l'auteur aurait exposé la perspective globale de son interprétation. Par sa division du Dialogue en sept chapitres, de longueur variable, eux-mêmes subdivisés en sections relatives à de plus courtes portions, Ricken opte résolument pour le commentaire composé plutôt que pour l'annotation continue, une forme qui présente l'avantage de restituer sa cohérence à chaque épisode. Enfin, sans vraiment conclure, il propose quatre annexes: 1) sur la datation relative du *Politique* en tant que Dialogue tardif; 2) sur ses méthodes et sa structure; 3) sur sa place dans la pensée politique de Platon (où il soutient la thèse d'une progression continue, depuis la *République* jusqu'aux *Lois*); 4) sur l'interprétation aristotélicienne, dans les *Politiques*, de ce Dialogue de Platon. Cette composition d'ensemble aboutit à un ouvrage clair, précis, fouillé, bien conçu, bref utile pour interpréter le *Politique* aujourd'hui.

Si la plupart des commentaires oscillent généralement entre interprétation politique et interprétation méthodologique (dialectique) du *Politique*, au fil des chapitres, F. Ricken paraît privilégier la première, au sens où, proportionnellement, il laisse moins de place aux passages liés à la mise en pratique de la dialectique. Par exemple, il explique en deux pages à peine les principes de la bonne division, passage qu'il réduit à une digression (262a-264b; p. 100-101). De même, il rabat directement les *réalités les plus grandes et les plus dignes* (285e), sur quoi doivent se pencher la dialectique et l'art de la mesure, à l'art politique et à la constitution idéale, sans envisager l'extension possible du propos à d'autres réalités supérieures (p. 164). En d'autres termes, il ne porte pas d'accent particulier sur ce que signifie et comment devenir meilleur dialecticien – pourtant un *leitmotiv* du *Politique* (285d).

Ce défaut est quelque peu pallié par la deuxième annexe, où F. Ricken constate que le *Politique* observe principalement deux changements de méthode. Mais la nuance est aussitôt contrebalancée par les deux dernières annexes, strictement politiques, de longueur supérieure. Aussi, bien qu'il